

Les Débats

JOURNAL INDÉPENDANT

Le Nouveau
Ministre

En appelant dans le cabinet fédéral M. Raymond Préfontaine, Sir Wilfrid Laurier a choisi un des hommes les plus populaires du district de Montréal. Le nouveau ministre n'est pas un lutteur politique ordinaire ni banal; il recherche les difficultés et il en sort souvent triomphant, témoin l'élection de Terrebonne qu'il emporta haut la main, à l'étonnement de ses amis. Sans être un orateur de grande envolée, il a toujours eu le talent de se faire applaudir des foules par sa parole de bon garçon, son abord facile et sa familiarité sans morgue ni prétention. Ce n'est pas un personnage idéal, perdu dans les nuages, enfermé dans une tour d'ivoire et que le simple citoyen hésite à rencontrer. Il tient à passer pour l'ami du peuple et nous devons dire que de ce côté ses desirs ont été satisfaits. Comme homme politique, M. Préfontaine doit avoir l'expérience des affaires, car il a passé par les divers rouages de l'administration publique et a toujours occupé une place en vue dans les commissions dont il était membre. D'une intelligence vive, d'une activité remarquable, il s'assimile rapidement les questions les plus variées et sans les approfondir en spécialiste, mais aussi sans perdre un temps précieux, il sait se former une opinion nette sur des projets les plus divers lorsqu'ils sont soumis à son approbation. Député depuis plusieurs années, M. Préfontaine est surtout connu du peuple comme échevin et maire de Montréal. Sans échapper à la loi ordinaire qui atteint tous les hommes publics, il a ses amis et ses détracteurs. A entendre les premiers, ce fut le plus fameux administrateur de notre ville; si l'on devait en croire les seconds, toute son habileté se vantée, ne repose-rait que sur sa grande facilité à dépenser l'argent de la cité. Les uns soutiennent qu'il a agrandi et embellie Montréal, les autres qu'il l'a ruinée et accablée du fardeau de la dette qui nous écrase. Quoiqu'il en soit et sans chercher si ses partisans ou ses adversaires ont raison, nous répéterons que le choix de Sir Wilfrid Laurier s'est porté sur un homme qui a l'intelligence et la pratique des affaires publiques. M. Préfontaine peut, s'il le veut, mettre à profit cette expérience pour le bien de la nation qui a les yeux fixés sur lui. Le nouveau ministre de la Marine et des Pêcheries s'est déjà mis à l'œuvre. Nous lui souhaitons vivement de réussir dans sa tâche et de contribuer au développement de notre pays. N'appartenant ni au groupe de ses amis, ni à celui de ses adversaires, nous ne saurions louer ou blâmer l'honorable M. Préfontaine avant de l'avoir vu à l'œuvre. Tout ce dont nous pouvons l'assurer c'est que les jeunes Canadiens attendent beaucoup de lui. Suivant qu'il saura maintenir nos droits et nos prérogatives ou les laisser accaparer par l'élément anglais, il s'attirera la sympathique admiration de notre jeunesse ou son hostilité la plus violente et la plus acharnée. Attendons M. Préfontaine à l'œuvre et donnons lui tout le fair play qu'il mérite au double titre de concitoyen et de Canadien-Français. P. Migeon

Réponse à
M. Dansereau

Le directeur de La Presse abuse de sa situation pour fouiller dans son riche vocabulaire de polémique et nous décocher quelques injures dont il a le secret. Ses derniers articles en réponse aux accusations du Journal, sont encore présents à la mémoire pour témoigner qu'il est passé maître dans l'art de manier les gros mots et les insultes. Attaqué personnellement par M. Dansereau, samedi dernier 3 novembre, je lui ai demandé très poliment d'avoir à préciser ses accusations, et surtout je l'ai mis au défi de me prouver que je devais adopter "ses mœurs, ses idées et ses notions sur l'honneur national". J'attends encore sa réponse, après huit jours durant lesquels il a eu tout le temps de choisir ses expressions. Lundi dernier, M. Dansereau, s'adressant aux Débats et au Sunday Sun, appelle ces journaux des feuilles invouables et des dépotoirs. Je n'ai pas mission de répondre pour le Sun, qui est assez grand garçon pour se défendre tout seul.

Mais je ne laisserai pas passer les insultes de La Presse sans lui mettre le nez dans ses... expressions. Les Débats sont moins une école de scandale, un écho de carrefours, un dépôt et une feuille invouable que La Presse. Nous nous gardons bien de donner en pâture à nos lecteurs les faits et gestes des criminels, des ivrognes et des prostituées qu'on peut lire avec force détails dans La Presse. Ce journal remue comme à plaisir la boue des bas fonds de la société. On peut ouvrir au hasard un numéro de La Presse, on verra que neuf fois sur dix, la place d'honneur est accordée aux assassins, au récit de leurs crimes, aux condamnations des pochards et des filles de joie. Quelconque lit La Presse, au Canada comme à l'étranger, peut se figurer que le pays renferme plus de filous, plus de criminels, plus de femmes de mauvaise vie qu'aucune autre contrée du globe. On annonce, dans ce journal, avec des titres flamboyants, les prouesses des glabiers de potence; on excite la malsaine curiosité de la population; on lui sert quotidiennement le plat pimenté dont on croit qu'elle fait son régal. L'écho de carrefours, c'est La Presse; l'école de scandale, c'est La Presse; le dépôt, c'est La Presse. M. Dansereau veut-il nous faire croire que son journal est une école de bonnes mœurs lorsqu'il sait au contraire qu'il flatte les plus bas instincts de ses lecteurs. Vent-il nous faire croire qu'il travaille au développement intellectuel et moral de ses contemporains lorsqu'il n'y a pas, dans un numéro de La Presse, une seule idée capable d'élever les esprits et d'ennoblir les coeurs. Si un quotidien, au Canada, aime l'égoût et s'y complait, c'est bien La Presse. Nous ne sommes pas les seuls à avoir cette opinion sur le grand journal et nous en sommes heureux, parce que c'est un signe évident des progrès que fait l'honorable population de ce pays. C'est toujours la même ritournelle. Avant de voir la paille dans l'œil de votre voisin, arrachez donc la poutre qui crève le vôtre. F. C.

Echos

M. Raoul Barré. — Notre ami et compatriote est de retour à Montréal après avoir passé plus d'un an à Paris où il s'est perfectionné dans l'art du dessin et principalement de la caricature. M. Raoul Barré a collaboré aux grands journaux parisiens, Le Rire, le Sourire, le Gairoc et l'Illustré National, etc. Notre compatriote ira s'établir prochainement aux Etats-Unis pour donner libre cours à son talent. M. Raoul Barré nous a promis pour la semaine prochaine sa collaboration. Nos lecteurs auront la primeur de ses dessins d'actualité. C'est avec regret que nous voyons un des nôtres s'éloigner de notre sol pour aller exercer ailleurs son talent. Nous regrettons vivement de ne pas avoir les ressources nécessaires pour nous attacher sa collaboration régulière et fixer à Montréal cet artiste de talent. Les aïeux de Guillaume. — On a beaucoup parlé, ces jours-ci, d'un télégramme berlines, de la généalogie de l'empereur allemand, qui remonte à l'amiral Coligny. Cette ascendance nous révèle encore un autre fait bien curieux, que les érudits ont oublié dans cette discussion généalogique. La fille de l'amiral huguenot s'est mariée avec Guillaume Ier d'Orange, appelé le Taciturne, et Louise-Henriette, petite-fille de Guillaume Ier, est devenue la femme du grand électeur de Brandebourg, aïeul de Guillaume II. L'empereur allemand compte donc parmi ses ancêtres Guillaume le Taciturne. L'éloquence déployée à tout propos par l'empereur d'Allemagne dément singulièrement cette silencieuse hérédité. A propos de tabac. — La ligue contre l'abus du tabac vient de recevoir un coup terrible; un savant anglais ne s'avise-t-il pas de présenter la nicotine comme le meilleur antiseptique? C'est un habitant de Bristol qui entreprit la nouvelle croisade: ce philanthrope compatissant remarqua, en effet, que les plus redoutables épidémies éprouvent au seuil des quartiers où se trouvent les manufactures de cigares et de cigarettes. Les ouvriers de ces usines sont les seuls qui franchissent gaillardement la soixantaine sans craindre les coups subtils de la contagion. Des médecins s'empressèrent au secours du citoyen de Bristol. L'un observa que, depuis cinquante ans, on n'avait noté aucun cas de petite vérole parmi les cigariers de Londres ou de Liverpool. Un autre — un père, celui-là — déclara que le tabac constituait le traitement le plus efficace contre les affections de la gorge et des bronches. Selon ces thérapeutes, les émanations de feuilles de tabac, brûlées dans une chambre sur un réchaud, remplacent avantageusement l'iode et l'eucalyptus. La voilà bien, la découverte que nous attendions avec impatience, depuis trop longtemps! Il est à noter que la race anglaise, dont la vigueur est réputée, est peut-être celle du globe où la pipe est la plus en honneur. La Liberté signale, d'autre part, que Cambridge est la ville du monde où l'on fume le plus. Dans cette petite ville universitaire, les étudiants ne consomment pas moins de quatre millions de cigarettes par an. Il est vrai que les Abyssins, dont la force n'est pas moindre, ont perdu l'habitude du tabac depuis 1642. La loi avait été promulguée, paraît-il, afin d'empêcher les prêtres de fumer dans les églises. Mais une telle contradiction n'est pas, en somme, pour déplaire: elle réserve impartialement, aux défenseurs et aux détracteurs de la nicotine, les arguments dont ils ont besoin. La Berlinc. — Le roi Léopold a fait construire tout exprès pour ses voyages un appartement roulant, dénommé "Berline", comprenant une cuisine, le cabinet de toilette, la chambre à coucher et le salon du roi, très luxueusement meublé, le cabinet de toilette et la chambre à coucher de la princesse Clémentine, deux compartiments et un cabinet de toilette pour la suite. Rien de plus confortable, mais le roi Léopold est peut-être imprudent d'employer un genre de véhicule qui ressemble à la "Berline de l'émigré". A. Favreau.

Un étudiant.

La ligue de
l'Enseignement

La Vérité s'attaque à la Ligue de l'Enseignement et l'accuse de ne pas appeler à elle les membres du clergé. Nous avons envoyé un de nos rédacteurs demander au Président de cette Ligue, ce qu'il pensait des accusations de la Vérité. M. G. Langlois nous a répondu que les membres du bureau seraient heureux de voir les prêtres se joindre à eux. "Pour l'édification de M. Tardivel, a ajouté le Président, vous pouvez annoncer qu'un de nos professeurs des collèges a déjà fait une demande en ce sens et qu'elle a été agréée avec infiniment de plaisir." La Vérité pourrait peut-être attendre avant d'incriminer le projet de la Ligue d'Enseignement et d'essayer de le discréditer parmi les membres de notre clergé catholique. L. D.

SIMPLE QUESTION

Pourriez-vous, M. le Rédacteur, poser la question suivante dans votre journal? M. Lebeuf, avocat et président de la commission de police, a fait l'éloge de l'honorable ministre de la Marine et des Pêcheries, M. Raymond Préfontaine, au club Letellier. A-t-il bien ou mal fait? Là n'est pas la question. Suivant moi il a bien fait. Mais nous avons connu, autrefois, M. Calixte Lebeuf, avocat, président du Club National, et nous n'avons pas encore perdu le souvenir d'une certaine séance de ce club où nous avons applaudi le président. Un grand nombre de libéraux à la tête desquels se trouvait M. Préfontaine, avait organisé avec M. H. Mercier, un mouvement pour déposer le président du Club National. Il y eut alors une séance orageuse qui dura jusqu'à deux heures du matin. M. C. Lebeuf ne se laissa pas démonter par l'attaque brusquée de ses ennemis d'alors. Il parla longtemps, confondit ses adversaires et attaqua M. Préfontaine en se servant des termes les plus violents qu'il put trouver dans son ardeur juvénile. M. Lebeuf triompha, il sortit victorieux de la lutte. Depuis quand M. Lebeuf a-t-il changé d'opinion? Depuis quand ses sentiments se sont-ils modifiés? Est-il vrai que M. Lebeuf ne dédaignerait pas un fauteuil de sénateur? Quelques-uns disent qu'il accepterait la place de membre de la Commission Royale des Tabacs. O. M.

Bonheur Manqué

Quand je quittai les paysans
Qui veillaient sur mes premiers ans
Dans une bourgade endormie,
Je ne pleurai pas les bons vieux
Mais Lison, l'enfant aux beaux yeux
Que j'appelais : "Ma bonne amie!"
Je m'emmenai, le dernier soir,
A travers les champs de blé noir
Promener dans le clair de lune
Et lui jurai, dans un baiser,
De ne m'en revenir l'épouser
Quand j'aurais trouvé la fortune!
Mais à la chercher, comme un fou
De-ci, de-là... je ne sais où,
Mon existence s'est passée;
Et ce n'est que de loin en loin
Que je songeais au petit coin
Où m'espérait ma fiancée!
Enfin, par un beau jour d'été,
Vieilli sans m'en être douté,
Je revins dans notre village :
Une petite fille en deuil
Jouait au soleil sur un seuil,
Près d'une vieille au doux visage
Et la fillette, trait pour trait,
Me parut le vivant portrait
De ma camarade d'enfance :
C'était bien Pazar de ses yeux
Et l'or de ses cheveux soyeux,
Et son sourire d'innocence!
"Ta maman, lui dis-je tout bas,
Se nomme Lison, n'est-ce pas?"
"Ma maman? Elle est au cimetière.
Mais si Lison, certainement,
N'était pas le nom de maman...
C'est celui de bonne grand'mère!"
Et, le cœur empli de remords,
Je me penchai vers les yeux morts
De l'aïeule assise à sa porte
Où, comme dans un vieux miroir,
Un court instant, je crus revoir,
Notre jeunesse à jamais morte!
Puis j'em brassai, comme jadis,
Un front d'enfant, et je partis
Très vite, sans tourner la tête...
Mais seul, au bout du grand chemin,
Très longtemps, le front dans la main
J'ai sangloté... comme une bête!...
Théodore Botrel

CORRESPONDANCE

L'Université Laval
Monsieur le Rédacteur,
J'ai assisté mercredi soir, comme c'était mon devoir, à la première conférence du nouveau professeur de littérature française à l'Université Laval. M. Léger. Je n'ai aucun doute sur la compétence de ce monsieur comme écrivain ou comme critique littéraire, mais sa diction est déplorable. Il parle comme un homme qui a perdu l'haleine après une longue course; sa parole est terne, sans expression, languissante, comme celle d'un malade dictant ses dernières volontés. Sa voix est faible et ne parvient que d'une manière confuse jusqu'à l'oreille de ses auditeurs. Les trois quarts des personnes présentes n'ont pas pu suivre le conférencier, parce que son organe n'avait pas la sonorité voulue pour atteindre toutes les parties de la salle. Cette absence de vie, de mouvement, de chaleur a péniblement impressionné l'auditoire. L'acoustique de la salle n'est pas mauvaise, mais il faut, cependant, une voix bien timbrée pour se faire comprendre et je ne m'explique pas comment un conférencier venu de si loin ait pu ignorer ce détail. Un étudiant.

Le Guggus
de la Politique

Depuis quelques années, on a introduit dans les représentations des cirques et des hippodromes, un personnage comique, dont le rôle est intermédiaire entre les farces des clowns et les travaux des artistes. Ce pitre s'appelle Auguste; toutefois, le public le connaît sous le nom de Guggus, qui lui a été donné par les habitués et les amateurs des fêtes équestres de nos modernes polythemas. Le rôle d'Auguste est muet, mais quand il est tenu par un mime de talent, il n'en est que plus diable. Le personnage fait l'émoussé, il va, vient dans l'arène; il dirige, il presse, il active le service; il veut montrer au public qu'il est capable de tout faire: sauter dans les cerceaux après la grande écuyère, franchir les obstacles, soulever les poids lourds comme un athlète, pirouetter sur un trapèze à la façon d'un gymnasiarque, dompter un cheval rétif en vrai cow-boy ou recevoir des claques comme le dernier des clowns. Revêtu d'un habit à queue, d'un gilet blanc et d'un pantalon de cérémonie, la tête affublée d'un gibus, Auguste prend des poses académiques; il sourit à la foule quand une écuyère a réussi sa voltige; il arrondit les bras, ballonne et fait la révérence comme pour dire au public: "tout cela s'est fait grâce à moi!" Rien de plus comique en vérité que cette importance outréculante de Guggus. Celui qui tenait ce rôle dans le cirque Forepaugh a soulevé des tonnerres d'applaudissements, par le véritable talent avec lequel il exécutait toutes les piteuses de son programme. Les Montréalais s'en souviennent encore. Dans la vie politique il y a des Guggus et plus ils se prennent au sérieux, plus ils font rire la galerie. Nous en avons un à Montréal qui est le sublime du genre. Sans lui, les représentations que l'on donne à Québec ou à Ottawa, les formations ou les dislocations de ministères n'auraient plus de charme. Ed. Charlier

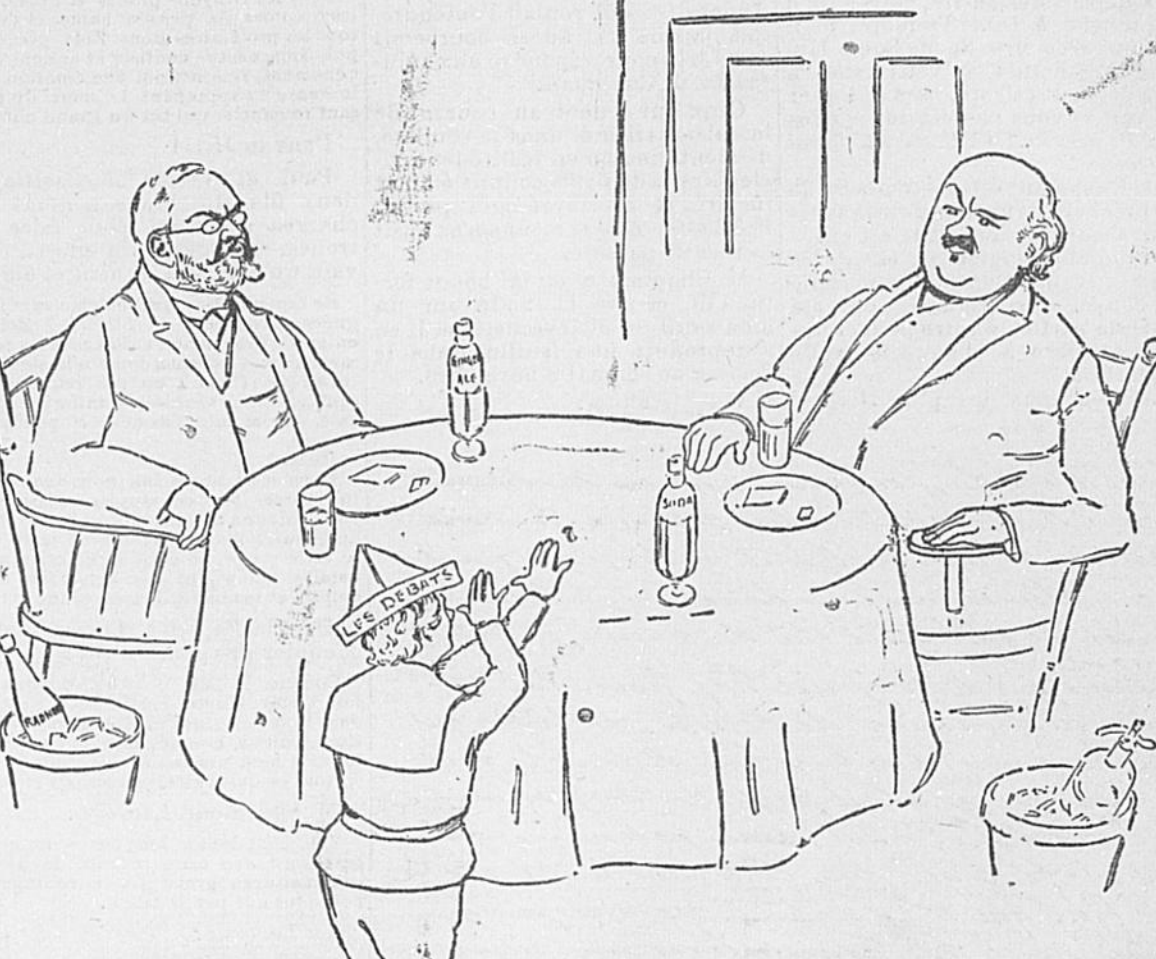
La Bravoure
de M. Fréchette

Très fier d'avoir trouvé un défenseur volontaire, M. Fréchette ne peut se retenir de remercier comme il convient, le Français vrai qui aime le Canada. Cet écrivain connu lui ayant offert dans La Presse la rhubarbe, il s'empressa de lui tendre le sén dans le même journal. Notons en passant que le champion volontaire de M. Fréchette n'a aucun motif pour conserver l'anonymat. Etie un Français vrai, ce n'est pas que je sache déshonorer et aimer le Canada c'est faire preuve de reconnaissance envers un pays qui vous accorde l'hospitalité. Alors Canadiens et Français auraient tout à gagner à connaître le vaillant défenseur de Zola et de M. Fréchette! Mais c'est toujours prudent de se cacher derrière un masque pour insulter les passants. Dans la réponse adressée par l'éminent poète, je relève de petites infamies que je suis bien décidé à ne plus laisser passer, à l'avenir, sans rendre coup pour coup. M. Fréchette s'exprime ainsi: Je vous remercie surtout de mettre mes compatriotes en garde contre les louches aventuriers — je ne fais ici allusion à personne en particulier — qui sortent d'on ne sait d'où, et qui viennent poser chez nous en réformateurs sociaux, après avoir, probablement, laissé derrière eux leurs vrais noms et leur juste mesure dans les casters de l'anthropométrie. Autant nous devons toujours être prêts

POETE ET JOURNALISTE

Grâce à notre Guggus, la monotonie du spectacle est rompue. La foule rit, s'amuse, applaudit. Il faut le voir aller, venir, arpenter la rue St-Jacques, pérorer dans les groupes libéraux et conservateurs. Il pousse à la roue, il donne ses idées, il interviewe, il corrige les opinions. Pas de conciliabules des grands chefs sans Guggus. C'est la mouche du coche qui s'agite, pique l'un, pique l'autre. Guggus est à Ottawa aujourd'hui, hier il était à Montréal, demain on le verra à Québec ou à Arthabaska. Il ne s'assoit pas pour respirer. S'il prend un siège c'est pour écrire. "Nous avons fait ceci! nous disions cela! N'avons nous pas raison de dire que les Postes aéraient les Télégraphes, que les Canaux aéraient les Ports? C'est nous qui avons trouvé l'idée géniale." Lorsque Sir Wilfrid n'en peut plus, quand il est réduit à chercher le calme dans la solitude, Guggus se remue toujours, il téléphone, il télégraphie, saute en voiture, grimpe en char, et toujours souriant à la foule, le bélier croit avoir contribué à ramener la tranquillité dans le pays et à calmer les esprits. Mais, une fois le rideau tiré et la farce jouée, on s'aperçoit de la valeur de Guggus, qui n'a rien dit de sensé, rien fait de remarquable et l'on s'écrie: Guggus n'est qu'un saltimbanque! La Broyère

Le Poète — Eh bien! mon cher journaliste, les temps sont durs. Il ne nous ménage guère ce petit journal du dimanche. Le Journaliste — Oui, cela va devenir difficile d'explorer le monde! — Va-t-en, petit maudit, de quel droit viens-tu troubler notre quiétude?



trouvez sur votre chemin pour nous faire entrer dans la gorge vos salués et votre bave. Ed. Charlier

A propos de citations

La sous-préfète du Monde où l'on s'ennuie se fit bien amusée, l'autre soir, à l'Université Laval, d'entendre M. Laurier commencer ainsi son discours: "En jetant les yeux devant moi, en voyant ces visages riant, en voyant cet enthousiasme qui éclate en explosions de bravos et de rires, oui, je me sens moi-même redevenir jeune, et je comprends ce qu'il y a de vital dans ce beau vers du poète italien: "O jeunesse, o printemps de la vie." Vous êtes, en effet, messieurs, au printemps de l'existence, et, comme l'a dit Buffon quelque part: "Au printemps tout fourmille de vie." Voilà des citations qui n'ont pas dû coûter grandes recherches à M. Laurier. Nous conseillerions au premier ministre d'imiter son ami Dansereau en puisant ses citations dans Larousse. Cela ne coûte pas grand travail, et le discours s'en trouve bien. Par exemple, quand le directeur de la Presse veut faire une dissertation sur la critique grammaticale, il ouvre au mot critique, et il y trouve assez de grandes pensées pour éblouir quarante-vingt mille badauds. "La manière la plus facile de penser, est encore de penser par les autres," comme disait Montaigne; "mais, quant à mettre l'intelligence des autres à contribution, il est sage de s'adresser à d'autres qu'à Joseph Prud'homme,"... ajoutait monsieur de Tocqueville. Narcisse Meunier. L'UNION FRANCO-CANADIENNE CONTRE "LES DEBATS" Les nombreux procès qui ont été intentés aux DEBATS, vient de se terminer à notre entière satisfaction. Le directeur aujourd'hui en fuite de l'Union Franco-Canadienne, nous avait cités devant les juges, pour notre article: Chassons les Vendeurs du Temple. L'honorable juge Pagnuelo a prononcé un jugement par lequel il déboute l'Union Franco-Canadienne de sa plainte et la condamne aux frais du procès. Puissions-nous avoir le même succès pour les causes actuellement pendantes devant les tribunaux! "Les Débats." PENSÉE Que l'intransigence ardente, heureuse de la jeunesse; que l'autorité résolue, acquise par l'âge mûr; que la sage raison, fruit un peu amer de la vieillesse, se souviennent que la grâce souriante est le charme de la vie. (1) Giovecca primavera della vita! Dan





